



*Le*

*SNUDI 67*

**FO**

*et les*

*AESH du*

*Bas-Rhin*

*présentent*

**LE LIVRE NOIR  
DE  
L'INCLUSION  
SCOLAIRE  
2026**



## **LA FABLE DES AESH**

Auteure AESH anonyme

La cigale, employée comme AESH,  
Travailla toute l'année sans relâche.  
D'un élève à l'autre, sans jamais souffler,  
À écouter, calmer, accompagner.  
Crises, hurlements, colères soudaines,  
Violence, fatigue et journées pleines.  
Toujours sourire, toujours tenir,  
Même quand elle aurait envie de partir.

Elle alla voir les fourmis, le grand système,  
Pour lui parler de ses problèmes :  
"Les enfants souffrent, nous aussi,  
Mais personne n'écoute nos cris.  
Des élèves restent sans accompagnement,  
Faute de moyens, tout simplement.  
Et nous, seules face à la tempête,  
On nous demande d'être parfaites.  
Nos salaires sont une humiliation,  
Même avec toute notre implication.  
On donne notre cœur et notre énergie,  
Mais on survit à peine dans la vie."

Le système répondit d'un ton léger :  
"Vous pouvez toujours plus travailler.  
Faites la cantine, prenez des heures,  
Et gardez surtout votre bonne humeur."  
"Mais nous n'avons aucun soutien,  
Quand tout va mal, il n'y a plus rien.  
Pas d'écoute, pas de solution,  
Seulement des mails et des déceptions."  
Le système haussa les épaules alors :  
"Nous imaginons votre sort.  
Mais nous n'y pouvons malheureusement rien"  
Puis il repartit vers ses beaux discours lointains.  
  
Alors la cigale retourna bosser,  
Le ventre noué, le cœur serré.  
Car être AESH, on le sait maintenant  
C'est nous dire "souffrez en silence,  
On a pas le temps !"  
Et pendant que dans les bureaux  
Les fourmis décident de nos sorts bien au  
chaud  
Sur le terrain grandit l'épuisement.  
De femmes qui tiennent debout en se  
détruisant.

## **TEMOIGNAGE N°1**

Je suivais un enfant très violent physiquement. Tous les matins, je partais travailler avec des angoisses. Je ne savais jamais comment allait se passer la journée. C'était devenu invivable.

Un jour, j'ai simplement craqué. J'ai dit que je n'en pouvais plus. Je pensais qu'on allait au moins essayer de comprendre. À la place, la responsable du PIAL m'a complètement rabaissée. Elle m'a dit que si je n'étais pas capable de gérer ça, alors je n'étais "pas faite pour ce métier". Franchement, cette phrase, elle m'a détruite. Comme si le problème venait de moi. Comme si c'était normal de se faire frapper, insulter, terroriser mentalement tous les jours et de devoir sourire quand même.

Après cela, elle m'a fait comprendre qu'il valait mieux que je garde le silence et que je ne fasse pas remonter l'histoire, sinon avec mon CDD ça pouvait mal se passer pour moi.

Conclusion : tais-toi et subis.

Je me suis sentie tellement humiliée.

J'ai eu l'impression d'être une moins que rien. Le genre de personne qu'on garde tant qu'elle encaisse sans rien dire, puis qu'on jette dès qu'elle commence à craquer.

Je suis rentrée chez moi, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Et le pire, c'est que cette histoire m'a tellement détruite mentalement que j'ai fini chez un psychiatre.

Nous, dès qu'on dit qu'on souffre, on devient le problème.

## **TEMOIGNAGE N°2**

Je vous écris aujourd'hui avec une immense fatigue. Une fatigue physique, mentale, émotionnelle. Celle que connaissent tant d'AESH en France, dans un silence presque total.

Je suis AESH, Accompagnante d'Élèves en Situation de Handicap. Et comme beaucoup de mes collègues, j'ai le sentiment d'exercer un métier essentiel dans une indifférence générale.

On parle sans cesse d'école inclusive. Dans les discours, tout semble beau, organisé, bienveillant. Mais sur le terrain, la réalité est tout autre. Nous accompagnons des enfants en grande souffrance, parfois porteurs de troubles lourds, confrontés à des crises, de l'angoisse, de la violence. Certains jours, nous recevons des coups, des insultes, nous gérons des situations humainement épuisantes... et cela finit par être considéré comme normal. Comme si tout devait être encaissé en silence, parce que "ça fait partie du métier".

Mais non. Ce n'est pas normal.

Nous sommes insuffisamment formées, peu protégées, et surtout très seules. Derrière les grandes promesses institutionnelles, il n'y a presque aucun véritable soutien humain. Quand nous avons un problème, une difficulté, une situation grave à gérer, nous trouvons très, très souvent porte fermée. Peu d'écoute, peu ou même pas de réponses, pas de considération. Pas de réunions avec la DSDEN ou les PIAL, aucun accompagnement humain, aucune prise en compte de notre épuisement.

Heureusement, sur le terrain, il reste de la solidarité. Sans mes collègues AESH et les enseignants, beaucoup d'entre nous auraient déjà craqué depuis longtemps. On se soutient entre nous, on s'écoute, on se relève mutuellement quand le système nous laisse tomber.

Malgré tout ce que nous faisons, nous avons le sentiment d'être regardées de haut. Comme si, parce que nous avons un petit salaire, nous étions forcément peu qualifiées, peu compétentes, sans diplômes. Comme si notre précarité donnait le droit de nous mépriser ou de nous imposer n'importe quoi.

La réalité, c'est que beaucoup d'AESH sont diplômées. Certaines ont des études, des expériences professionnelles, des compétences humaines et éducatives immenses. Mais notre métier est tellement dévalorisé qu'on finit par nous traiter comme si nous étions remplaçables, invisibles, sans importance.

Et pourtant, nous sommes là chaque jour. Présentes. Investies. Parce que nous aimons profondément nos élèves.

Nous les aidons à apprendre, à communiquer, à se sentir en sécurité, à trouver leur place dans une école qui n'est pas toujours adaptée à eux. Nous devenons souvent leurs repères, parfois même leur unique stabilité dans la journée. Nous créons du lien, nous rassurons, nous anticipons les débordements, nous adaptons sans cesse notre posture. Ce travail demande des compétences humaines immenses, une patience constante et une résistance psychologique dont personne ne parle.

Et malgré cela, nous sommes payées des salaires indignes.

Des salaires qui ne permettent même pas de vivre correctement. Beaucoup d'AESH cumulent plusieurs emplois pour survivre, enchaînent les trajets, comptent chaque euro. Certaines renoncent même à se soigner ou à prendre du repos parce qu'un arrêt maladie devient une source d'angoisse financière. En 2026, nous ne sommes toujours pas en subrogation. Même cela nous est refusé.

Comment accepter qu'un métier aussi indispensable soit maintenu dans une telle précarité ?

Nous sommes également confrontées à des décisions absurdes prises loin du terrain. Affectations imposées au dernier moment, changements constants, déplacements d'un établissement à l'autre, impossibilité de construire une stabilité avec les enfants. Les PIAL, censés améliorer l'accompagnement, ont surtout renforcé notre sentiment d'être des pions que l'on déplace selon les besoins administratifs.

Pendant ce temps, les enfants attendent. Certains restent des mois sans accompagnement malgré une notification MDPH. D'autres se retrouvent dans des dispositifs inadaptés faute de moyens suffisants. Et nous, au milieu de tout cela, devons faire des choix impossibles avec des ressources dérisoires.

Nous faisons aussi bien plus que ce qui figure officiellement dans nos missions. Parce qu'il est impossible d'ignorer la détresse des enseignants. Eux aussi sont à bout. Classes surchargées, manque de moyens, violences, pression permanente... Alors même si l'on nous répète que "ce n'est pas notre rôle", nous aidons. Parce qu'humainement, nous ne pouvons pas faire autrement. Nous soutenons, nous relayons, nous essayons d'empêcher l'effondrement complet du système.

Le plus douloureux, au fond, c'est peut-être ce sentiment permanent d'être sous-estimées. Comme si notre présence était secondaire. Comme si notre travail n'était qu'un simple "plus", alors qu'il permet à des enfants de suivre une scolarité avec un minimum de dignité.

Et comme si cela ne suffisait pas, lorsqu'on ose parler de nos salaires indécentes, la seule réponse qu'on nous apporte est souvent la même : "vous pouvez faire plus d'heures". On

nous propose d'aller travailler à la cantine entre midi et deux, de cumuler encore davantage de tâches, comme si le problème venait d'un manque de travail de notre part.

Mais le vrai problème n'est pas là.

Le problème, c'est le taux horaire auquel nous sommes payées. Le problème, c'est qu'un métier aussi essentiel soit rémunéré si peu malgré la charge mentale, émotionnelle et physique qu'il représente. Ce n'est pas à nous de sacrifier nos pauses, notre santé ou le peu d'énergie qu'il nous reste pour espérer avoir un salaire à peine vivable.

Nous travaillons déjà dans des conditions difficiles, avec une fatigue permanente, des responsabilités énormes et une pression constante. Nous demander de combler la précarité par toujours plus de travail revient simplement à normaliser l'inacceptable.

Et puis il y a un sujet dont personne ne parle vraiment : notre santé mentale.

Être AESH, ce n'est pas seulement accompagner un élève. C'est absorber chaque jour des crises, de la violence, des souffrances, des tensions permanentes, tout en devant rester calmes, patientes et solides. À force d'encaisser sans soutien, beaucoup finissent par s'effondrer en silence.

Burn-out, anxiété, crises d'angoisse, dépressions... la réalité psychologique de ce métier est immense, mais totalement minimisée. Nous rentrons chez nous épuisées, parfois en pleurs, avec le sentiment de ne jamais être assez, de devoir toujours tenir malgré tout. Certaines perdent le sommeil, d'autres leur confiance en elles, d'autres encore quittent un métier qu'elles aiment pourtant profondément, simplement parce qu'elles n'ont plus la force.

Et le plus cruel, c'est que même dans cet épuisement, nous continuons souvent à culpabiliser. Parce qu'on s'attache aux enfants. Parce qu'on sait qu'ils ont besoin de nous. Alors on serre les dents, encore et encore, jusqu'au moment où le corps et l'esprit ne suivent plus.

Aucun métier ne devrait briser autant humainement celles et ceux qui essaient simplement d'aider les autres.

Nous ne demandons pas des privilèges. Nous demandons simplement du respect. Des conditions de travail humaines. De la considération. De vrais salaires. De la stabilité. De l'écoute.

Nous demandons qu'on cesse enfin de faire reposer l'école inclusive sur le sacrifice silencieux des AESH.

Parce qu'aimer son métier ne devrait jamais signifier accepter l'épuisement, la précarité et l'abandon institutionnel.

J'aimerais parfois que les personnes qui prennent ces décisions viennent passer une seule journée entière sur le terrain. Une vraie journée. Pas une visite d'1h, préparée à l'avance. Une journée à vivre nos réalités, nos violences, notre fatigue, notre solitude, notre charge mentale constante.

Qu'ils voient ce que nous encaissons réellement. Qu'ils ressentent cette pression permanente, cet épuisement physique et psychologique, ce manque total de reconnaissance malgré l'investissement humain immense que demande ce métier.

Et surtout, qu'ils se posent honnêtement cette question : accepteraient-ils que leur propre enfant exerce ce métier dans de telles conditions ?

La réponse, au fond, nous la connaissons tous.

Bien sûr que non.

Signé : Une AESH épuisée qui tient pour ses élèves, mais jusqu'à quand ?

### **TEMOIGNAGE N°3**

J'ai accompagné simultanément deux élèves présentant des troubles du comportement importants (hyperactivité, provocation, insolence, troubles de l'attention), ce qui a rendu l'accompagnement particulièrement difficile et très éprouvant sur la durée.

Par ailleurs, nous accueillons en ULIS une élève d'une taille de 1m55 environ...présentant un autisme sévère nécessitant une aide importante dans les actes de la vie quotidienne. L'établissement ne dispose pas d'équipements adaptés pour certaines situations d'hygiène, notamment en cas d'incontinence. Ces interventions nécessitent parfois deux adultes, et le matériel de protection (gants, etc.) n'est pas toujours disponible. Cette élève ne devrait déjà pas être en ULIS et nous ne sommes pas des éducateurs spécialisés.

#### **TEMOIGNAGE N°4**

Je suis AESH depuis plusieurs années. Mes conditions de travail se dégradent d'année en année alors que mon salaire reste bloqué au minimum.

Cette année j'accompagne 3 élèves en suivi individuel + 1 élève à la cantine. Tous ont des besoins spécifiques et sont notifiés MDPH. La charge de travail et la charge mentale explosent, mais la reconnaissance salariale est inexistante.

Le plus gros problème c'est la pause méridienne.

- L'année dernière, j'ai fait 8h/semaine sur le temps de cantine sans être payée pendant 4 mois. J'ai dû me battre pour récupérer une partie, sans explication claire.

- Cette année, le paiement est partagé entre l'Éducation nationale et la mairie. Résultat : délais, incohérences, personne ne sait qui est responsable. On nous balade.

Pour plusieurs demandes officielles, je n'ai jamais eu de réponse claire sur le fait d'être payée directement par l'Éducation nationale pour ces heures.

Ce qui me maintient au travail aujourd'hui, c'est le Supplément Familial de Traitement. Mais l'année prochaine mon fils aura 20 ans, donc le SFT va diminuer voire disparaître. Sans ça, je ne peux plus tenir financièrement.

On nous demande d'accompagner des enfants avec des besoins lourds, d'être présents sur tous les temps, mais on est payés comme des intérimaires et traités comme des variables d'ajustement.

Je fais ce métier par vocation, mais à ce rythme-là, je ne pourrai plus.

#### **TEMOIGNAGE N°5**

Je souhaiterais alerter contre les violences subies par les AESH régulièrement parfois quotidiennement de la part d'enfants qui subissent l'inclusion et qui auraient besoin d'établissement adaptés pour évoluer dans de meilleures conditions.

Nous subissons leurs crises de larmes qui nous déchirent le cœur et sommes dépourvues de solutions à leurs apporter. Malgré l'énergie et la bienveillance dont nous faisons preuve, certains enfants ont besoin de plus et crient leur douleur dans l'indifférence des institutions. L'inclusion, oui, mais lorsque celle-ci est bénéfique.

### **TEMOIGNAGE N°6**

J'ai commencé en 2024 et j'ai participé à plusieurs sorties où l'on me disait que cela entrerait dans mes horaires (Je travaille à la cantine le midi et j'ai perdu en moyenne 25€ parce qu'il me fallait accompagner à la sortie scolaire.

Lorsque j'ai refusé d'y participer, certaines maîtresses (pas toutes) m'ont fait des remarques et des pressions. Il en est de même lorsque je fais grève et pour les arrêts maladie !

J'avais également des élèves extrêmement difficiles depuis l'année dernière.

Nous sommes aussi de nombreuses AESH à ressentir de la discrimination de la part de notre hiérarchie.

### **TEMOIGNAGE N°7**

Des conditions de + en + difficiles ! On nous change d'élèves ou d'écoles en cours d'année, un salaire misérable qui n'évolue pas, aucune considération.

Dès que je peux, je démissionne !!!

### **TEMOIGNAGE N°8**

Travaillant depuis plus de 4 ans dans la même école maternelle et ayant suivi de nombreux enfants à besoins particuliers essentiellement non verbaux, je me retrouve évaluée sur mes compétences verbales.

Il est très compliqué de se positionner entre ATSEM, Enseignants et même parfois techniciens de surface qui peuvent trouver le coin aménagé pour un élève gênant quand il passe le balai. Un petit espace pour lequel j'ai dû me battre et argumenter pour obtenir l'accord de l'enseignant...

Se sentir observée, critiquée, mais jamais directement, pas de critiques constructives, des remarques ponctuelles qui confirment la fragilité de notre statut...

Motivée ? Je le suis, un peu moins que d'habitude, mais je ne pensais pas qu'on cocherait pour mon évaluation la case « manque de dynamisme et de réactivité » !

## **TEMOIGNAGE N°9**

Nous souhaitons :

- Avoir un statut digne ainsi qu'un salaire correct pour réussir à payer nos factures...
- Pouvoir travailler dans de meilleures conditions en étant correctement et régulièrement formés sur tous les types de handicap présents sur le terrain
- Arrêter d'avoir la boule au ventre pour venir travailler car certaines inclusions ne devraient pas avoir lieu et sont donc trop dures à gérer en plus d'être inappropriées à l'école pour les élèves concernés

A bout de ce gouvernement qui se moque complètement de nous et des personnes à besoins particuliers !

## **TEMOIGNAGE N°10**

Cette année je suis en élémentaire et je suis actuellement 4 élèves.

En janvier une AESH est partie en congé de maternité et pas de remplaçant. Je me suis retrouvée à devoir prendre en charge un enfant autiste non verbal de plus malgré mes réticences car j'ai moi-même des problèmes de santé. (Je suis à présent 5 élèves)

On m'a « obligé » d'accepter en disant qu'il fallait qu'on s'entraide.

Au final j'ai eu un accident du travail car l'enfant m'a blessé.

Je ne trouve pas normal que l'on doive faire des remplacements de collègues alors que nous-mêmes avons déjà plusieurs élèves à suivre.

Sur le terrain, la réalité est difficile. Nous faisons notre travail avec sérieux et engagement chaque jour, pourtant nous vivons dans l'inquiétude pour notre avenir professionnel.

### **TEMOIGNAGE N°11**

J'aime beaucoup mon travail je le fais avec mon cœur et je donne beaucoup d'énergie mais il faut dire que dans cette école, le personnel me dit rarement bonjour.

Je n'ose même pas entrer dans leur salle de pause car les AESH n'ont pas non plus été invitées ou mises à l'aise pour se sentir légitimes d'y aller.

La photo du personnel de l'école, c'est aussi sans nous !

Nous sommes invisibles mais dans l'invisible, les choses bougent et on facilite énormément le travail des personnels.

Sans nous, personne ne fait école car nous nous sommes tout à la fois !

Nous sommes en sueur et fatiguées comme tous les autres personnels peut être même plus !

Ce métier, j'aimerais le voir évoluer, qu'on nous prenne justement pour ce personnel, qu'on soit là avec eux mais vraiment. AESH, un vrai métier, un vrai statut ! Car un jour, il va falloir vous débrouiller et là ce sont tous les élèves qui seront pénalisés ! TOUS !

Ecole d'aujourd'hui, école de demain, inclusion, enfants différents, c'est ça l'avenir ! Alors avançons droit et soyez juste !

### **TEMOIGNAGE N°12**

Je suis AESH, et je me suis sentie maltraitante en devant porter un enfant à deux adultes, pour pouvoir l'emmener, même le traîner en classe. Parce que son trouble est si fort que nous n'avons pas pu faire autrement. Cet enfant aurait besoin d'une place ailleurs.

Je suis AESH et quand j'arrive le matin, je dois trouver une place pour poser mon manteau parce que seul le maître a un porte-manteau et une chaise d'adulte.

Je suis AESH, et comme le disent les maîtresses d'une autre classe : Il faut que je « dégage » avec mon élève qui n'a plus rien à faire en récréation alors qu'il ne veut pas rentrer. Les maitresses insistent en disant qu'"il va se prendre une balle dans la figure" et si je demande aux maîtresses d'éventuellement proposer une solution différente, elles restent sans réponse.

### **TEMOIGNAGE N°13**

Nous voulons pouvoir garder notre travail et avoir une vraie stabilité. Nous demandons à être reconnues par l'État pour le travail que nous faisons au quotidien, avec un vrai statut de fonctionnaire et des droits clairs.

Notre travail est important, mais nos salaires ne reflètent pas les efforts fournis ni les responsabilités assumées. Il devient difficile de continuer sans reconnaissance ni amélioration de nos conditions.

Nous demandons simplement du respect pour notre travail, une reconnaissance réelle et une amélioration des salaires pour pouvoir vivre dignement.

### **TEMOIGNAGE N°14**

Bonjour, je suis AESH depuis 13 ans. Je trouve que nos conditions de travail se dégradent de plus en plus. Déjà, je ne suis pas toujours incluse, car je suis « juste » une AESH, on n'a pas fait attention à moi, même si je bénéficie d'une RQTH.

L'enfant que j'accompagne me crache dessus, me griffe, me mord, me gifle, me tire les cheveux... Une horreur !

J'ai des cicatrices, il s'attaque aux enfants. Beaucoup sont traumatisés par cet enfant... Aucun soutien, juste des « on comprend » ... Je me retrouve très souvent seule dans une petite salle avec l'enfant.

J'ai fini en dépression nerveuse, ma santé s'est aggravée à tel point que je voulais démissionner. J'ai finalement changé d'école pour mon bien-être.

On en voit aucun respect pour notre métier chez certains parents, et parfois même chez les enseignants. On n'est pas formé correctement, on n'a pas de statut, pas de salaire correct. C'est honteux de nous laisser dans cette détresse...

Personnellement, je réfléchis à mon avenir car j'élève ma fille seule. La précarité n'est plus possible. J'aime mon métier, mais pas dans ces conditions. Sauvez-nous, donnez-nous des conditions de travail décentes, donnez-nous un salaire décent, donnez-nous un statut.

## **TEMOIGNAGE N°15**

Je suis AESH depuis de nombreuses années. Et aujourd'hui, j'aimerais parler de ce que beaucoup refusent de voir.

On parle souvent de l'école inclusive avec de grands discours. Mais sur le terrain, derrière les jolies phrases et les réunions administratives, il y a surtout des femmes épuisées, précaires, invisibles, qui tiennent un système à bout de bras pendant qu'on détourne le regard.

Nos salaires sont tellement bas que parfois, même notre santé passe après la peur de perdre quelques euros.

Je me souviens d'un jour où j'avais presque 40 de fièvre. J'étais tellement mal que je pensais sincèrement que j'allais faire un accident sur la route en allant travailler. Je tremblais, j'avais des sueurs, des courbatures partout, la tête qui tournait. Mais malgré ça, je suis quand même allée au travail. Pourquoi ?

Parce qu'en étant AESH, manquer une seule journée peut devenir une angoisse financière. Parce qu'avec un salaire aussi faible, chaque euro compte. Parce qu'on vit à découvert émotionnellement mais aussi financièrement.

Quand je suis arrivée à l'école, mes collègues ont été choqués de mon état. Ils ont tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Je tremblais tellement que je tenais à peine debout. Ils m'ont dit que quelqu'un allait me raccompagner chez moi. Et moi, je me suis mise à pleurer. Pas parce que j'étais malade. Mais parce que je savais que j'allais perdre du salaire. Voilà où nous en sommes.

Mes collègues m'ont soutenu comme ils ont pu. Ils ont compris. Ils m'ont dit d'aller me coucher. Alors on m'a installée dans la petite pièce où l'on stocke les chariots de ménage. On a pris les petites galettes utilisées en maternelle, on les a mises au sol, et je me suis allongée dessus, fiévreuse, courbaturée, épuisée, jusqu'au soir. Les enseignants faisaient le relais pour me surveiller et me faire boire. Voilà la réalité du terrain.

Voilà ce qu'est parfois la vie d'une AESH en France en 2026.

Et malgré tout cela, quand nous avons besoin d'aide, il n'y a souvent personne.

Une fois, j'ai rencontré un problème important et j'ai contacté la DSDEN et le service des AESH. Je n'ai jamais eu de réponse. Pas un appel. Pas un mail. Rien. Le vide total. Comme si notre parole ne comptait pas. Comme si nous étions trop insignifiantes pour mériter ne serait-ce qu'un retour.

J'ai aussi été confrontée à un élève d'une extrême violence physique et verbale. Je l'ai signalé. J'ai expliqué les coups, les insultes, la peur, la tension permanente. Et pourtant, je n'ai reçu aucun soutien. Aucun rendez-vous. Aucune solution concrète. Même pas un simple "courage". Seulement des phrases froides, distantes, administratives : "On imagine que cela doit être difficile." Mais il ne suffit pas "d'imaginer". Nous, AESH, nous le vivons !

Je me lève parfois avec la boule au ventre en me demandant dans quel état sera mon élève aujourd'hui. Est-ce qu'il sera calme ? Est-ce qu'il va exploser ? Est-ce que je vais me faire frapper ? Parce qu'il a de la force. Parce que la violence est réelle. Parce que mes signalements n'aboutissent à rien.

Être AESH, c'est vivre dans un flou permanent. Ne jamais savoir si l'on sera soutenue, déplacée, remplacée, oubliée. C'est sentir constamment qu'on nous méprise. Que, pour certains "plus haut", nous sommes de simples petites mains interchangeables. De vulgaires paires de chaussettes qu'on déplace, qu'on use, puis qu'on jette quand elles ne servent plus.

Et pourtant, nous sommes des êtres humains. Mais parce que notre métier est mal payé, on nous considère souvent comme des personnes "sans valeur", sans qualification, sans importance.

Parfois, j'ai honte quand on me demande ce que je fais comme métier. Non pas parce que j'ai honte d'aider des enfants. Jamais. Mais parce que je sais à quel point ce métier est méprisé, précarisé, mal jugé par ceux qui dirigent sans jamais venir voir la réalité du terrain.

Si je n'avais pas autant de cœur... si je ne me souciais pas autant de mes collègues, de mes classes, de mes élèves, si je n'avais pas l'empathie comme qualité... je serais partie depuis longtemps. Comme beaucoup finissent par le faire.

Mais nous restons. Nous tenons. Parce qu'au milieu de tout cet abandon, il reste l'humain. Il reste les enfants. Il reste cette solidarité entre collègues qui empêche parfois de sombrer complètement.

Seulement voilà, un jour, il faudra enfin regarder cette réalité en face. Quand ceux qui accompagnent les plus fragiles sont eux-mêmes abandonnés, c'est tout le système qui échoue, et il est en échec depuis bien trop longtemps. Parler d'inclusion dans les bureaux ? Tout le monde peut le faire ! Venez survivre à la réalité sur le terrain, pas sûre que vous teniez comme nous. Nous sommes épuisées. Vous allez nous perdre. Réveillez-vous, par pitié !

### **TEMOIGNAGE N°16**

Mon métier d'AESH et humainement enrichissant. Chaque jour, j'accompagne des élèves en situation de handicap afin de favoriser leur autonomie et leur réussite scolaire, voir leurs progrès et leur épanouissement est une véritable source de satisfaction.

Cependant, ce métier reste encore insuffisamment reconnu malgré son importance. Nous faisons souvent face à un manque de moyens, de ressources et parfois de formation adaptée. Ces difficultés peuvent rendre l'accompagnement plus complexe, mais l'engagement auprès des élèves et leur évolution nous encouragent à poursuivre notre mission avec bienveillance et détermination.

### **TEMOIGNAGE N°17**

AESH depuis mi-novembre, je constate qu'il y a un manque cruel de collègues, de plus en plus d'enfants notifiés et nous sommes obligées de jongler entre les classes pour pallier à ce manque.

Des cas atypiques avec qui nous faisons de la garderie au détriment de ceux qui pourraient avoir un accompagnement.

Un salaire de misère, aucun statut de fonctionnaire !!!

### **TEMOIGNAGE N°18**

Nous exerçons des missions auprès des enfants en situation de handicap.

Notre travail, notre investissement, nos conditions de travail sont très éprouvantes, avec des contrats précaires, des moyens très limités et une charge de travail importante.

Cette réalité contraste fortement avec l'importance de notre rôle au sein de l'école.

**AIDEZ-NOUS !**

**RESPECTEZ-NOUS !!**

**NOUS NE SOMMES PAS EN PROMOTION !!!**

## **TEMOIGNAGE N°19**

En ce qui concerne mon témoignage occupant le poste d'AESH référente, il est particulièrement négatif.

Nous sommes une équipe de 3 personnes dans notre PAS.

L'éducatrice spécialisée et la coordinatrice du PAS ont immédiatement annoncé que toute la gestion des AESH m'incomberait (3/4 du travail du PAS de septembre à novembre) A moi seule de faire le travail !

Il m'a fallu gérer les lettres d'affectation des nouvelles collègues, les saisines, les avenants au contrat, les observations des collègues sur le terrain... Et pourtant, il a été dressé un tableau négatif sur mon travail qui a été remonté jusqu'à l'inspection. J'étais tellement choquée que je n'ai pas pu me défendre et mon médecin a dû me placer en arrêt maladie. Cela ne les a pas empêchés de poursuivre le harcèlement à distance.

Ce qui fait mal, c'est que je n'ai eu aucun soutien ni de la hiérarchie, ni de mon chef d'établissement : j'ai effectué des remplacements, j'ai surveillé le DNB blanc, fait les emplois du temps de mes collègues, aidé des collègues à s'intégrer dans l'équipe éducative... Personne n'a pris ma défense et reconnu mon engagement ! Non, je suis une simple AESH, celle que l'on peut écarter facilement.

Aujourd'hui, je suis hospitalisée, toute cette situation a eu un impact lourd sur ma santé. Un emploi ne devrait pas nous détruire comme cela m'est arrivé !

## **TEMOIGNAGE N°20**

J'ai commencé en octobre 2024. Diverses circonstances m'ont amenée à accompagner 16 élèves en un peu plus d'un an. Parfois pour quelques semaines, parfois pour quelques mois.

Je suis fatiguée d'être baladée d'établissement en établissement. Je suis aussi fatiguée quand je me retrouve devant un handicap lourd, sans aide ni appui. Ah si ! Une boîte avec des jouets pour l'occuper pendant le temps scolaire.

Je suis AESH...

AESH c'est accompagner, c'est être une compensation humaine. Donc pour moi, ce n'est pas être une gardienne de prison (oui, on m'a déjà demandé d'enfermer un enfant dans une pièce avec moi, et de ne surtout pas le laisser s'échapper, et de tenir toute la matinée).

Je n'ai pas non plus le salaire pour leur apprendre seule les choses, sans enseignant(e)s ou équipe médicale derrière. On m'a déjà demandé si j'avais commencé à lui apprendre la propreté à cet enfant capable de mettre ses mains dans les toilettes pour sentir l'eau sur lui.

Toutes ces situations ne devraient pas exister, autant pour nous que pour les enfants.

Sans parler de la mutuelle qui va nous coûter cher, et si certaines atteignaient les 1000 euros par mois avec enfants, transport en commun et participation à la PSC, cela va redescendre très vite.

Il nous faut un vrai statut, que notre utilité soit enfin reconnue ! Que l'on ne nous traite pas comme des pions à déplacer dans les établissements, qu'on méprise car nous avons de petits salaires, que nous ne savons pas garder un enfant au pied (non, nous n'avons pas de baguette magique).

J'ai adoré accompagner certains enfants, et franchement si on me demande si j'aime mon métier, je dirais que oui.

Mais si je veux en faire un métier de toute une vie, c'est devenu non.

## **TEMOIGNAGE N°21**

Pour ma part j'ai eu un début d'année compliqué car seule AESH sur l'école maternelle pour 5 enfants dont des certains cas très compliqués. Deux autres AESH ont été nommées mais l'une était en congé parental et l'autre en congé maternité.

Le PAS a été prévenu en amont pour faire en sorte qu'il n'y ait pas de manque de personnel sur l'école. Mais non... Ils ont préféré nommer des personnes absentes.

Je me suis sentie seule. Heureusement, les enseignantes étaient bienveillantes envers moi. Mes collègues AESH du même groupe scolaire m'ont également beaucoup soutenue. C'est ce qui m'a fait tenir.

C'était dur psychologiquement et moralement.

Les AESH sont épuisées, malmenées par le système, maltraitées selon le profil des enfants accompagnés. Certaines se sentent seules car elles n'ont pas le soutien des enseignants.

A force de tirer sur la corde, elle est malheureusement entrain de lâcher.

Nous n'y croyons plus! Même si nous aimons ce que nous faisons car bien évidemment ce n'est pas pour le salaire que nous le faisons.

Beaucoup d'AESH ont déjà démissionné d'où une rentrée scolaire 2026 un peu plus chaotique que les précédentes. Beaucoup d'enfants ne sont pas scolarisés par manque d'AESH. D'autres AESH ne se projettent plus dans le métier et cherchent une porte de sortie.

Alors « faire des économies », mais à quel prix ?

Au détriment des enfants ? Des AESH ? Des enseignants ? Cela fait déjà 20 ans que le métier existe mais malheureusement il n'y a eu que peu d'avancées. Doit-on encore en attendre 20 de plus, alors que les besoins sont grandissants ?

## **TEMOIGNAGE N°22**

Un jour, il y aura un drame. Pas un “incident regrettable”. Pas une petite ligne perdue dans un rapport administratif oublié au fond d’un bureau. Un vrai drame. Grave. Irréversible.

Parce qu’on ne peut pas pousser des êtres humains à bout pendant des années sans qu’un jour quelqu’un craque. Un jour, l’une de nous abandonnera A CAUSE de ce métier.

À force d’ignorer les signalements. À force de banaliser les violences. À force de laisser des AESH seules face à des élèves ingérables, sans soutien réel, sans protection, sans solutions. À force de considérer l’épuisement psychologique comme une simple conséquence “normale” du métier. À force de nous exploiter jusqu’à l’usure complète.

Un jour, quelqu’un ne tiendra plus.

Et ce jour-là, qu’aucun responsable n’ose dire : “Nous ne savions pas.”

Parce que c’est faux ! Tout le monde sait !

Les académies savent ! Les DSDEN savent ! Les responsables PIAL savent ! Les signalements existent. Les mails existent. Les témoignages existent. Les demandes d’aide ignorées existent. Les burn-out existent. Les crises d’angoisse existent. Les idées noires existent. Depuis des années.

Mais au lieu d’agir, on minimise. On classe. On fait attendre. On répond avec des phrases administratives vides de sens. On évite soigneusement de regarder la réalité du terrain en face, parce qu’elle dérange.

Pendant ce temps-là, des AESH continuent d’aller travailler épuisées mentalement, simplement parce qu’elles n’ont pas les moyens financiers de s’arrêter.

Et le jour où un enfant perdra sa mère, où un mari perdra sa femme, ou des parents perdront leur fille à cause de ce métier, à cause de l’épuisement, du mépris et de l’abandon institutionnel, il ne faudra surtout pas jouer les indignés.

Il ne faudra pas user des discours hypocrites habituels : “Nous sommes de tout cœur avec la famille.” “Une cellule psychologique va être mise en place.” “C’est un drame terrible.” Que ces phrases toutes faites n’apparaissent même pas ! Ce ne sera pas un drame imprévisible. Ce sera le résultat direct de votre inaction !

Le résultat d’années passées à ignorer des personnes en souffrance pendant qu’elles portaient à bout de bras l’école inclusive dont vous aimez tant parler dans les médias.

Et quand ce drame arrivera, il sera trop tard pour laver les consciences avec quelques phrases de compassion préparées à l’avance...oui, un jour, il y aura un drame. Et vous en serez des acteurs principaux.

### **TEMOIGNAGE N°23**

Je suis en mission depuis plus de 10 ans. La plupart du temps, j'étais en poste en école élémentaire. Là-bas, nous sommes multitâches, multifonctions, un peu comme un couteau suisse. Le manque d'AESH est tellement important que nous sommes amenés régulièrement à sortir de nos missions principales.

Et même si l'effectif est là, nous sommes souvent utilisés pour faire des photocopies, rester avec des élèves non notifiés qui posent problème en classe, surveiller les élèves, faire un travail d'ATSEM, d'éducateur, de prof, d'infirmier, de psychologue, de surveillant et j'en passe certainement.

Si nous sommes capables d'avoir toutes ses casquettes, la reconnaissance par un statut et un salaire convenable n'est pas trop demandé !

Il est vraiment temps de valoriser notre emploi et de considérer notre travail à juste titre.

À bon entendeur

### **TEMOIGNAGE N°24**

AESH depuis maintenant 12 ans, j'ai toujours exercé mes fonctions avec sérieux, engagement et passion auprès des élèves que j'accompagne.

Au fil des années, j'ai développé de nombreuses compétences professionnelles et me suis investie pleinement dans les missions qui me sont confiées. Pourtant, malgré cette ancienneté et cet engagement constant, je ressens aujourd'hui un profond manque de reconnaissance pour mon travail.

Les conditions d'exercice du métier, la charge émotionnelle qu'il implique, l'absence de véritable perspective d'évolution ainsi que la précarité salariale deviennent de plus en plus difficiles à supporter. Maman solo de deux adolescents, je rencontre des difficultés financières importantes malgré mon activité professionnelle.

J'aime profondément mon métier et l'accompagnement des élèves, mais je souhaite vous faire part de mon épuisement et de mon inquiétude quant à mon avenir professionnel. Après 12 années de service, il est difficile de constater que mon investissement ne me permet pas de vivre dignement de mon travail.

## **TEMOIGNAGE N°25**

Mon témoignage se passe de mots :



## **TEMOIGNAGE N°26**

Je suis AESH depuis 11 ans. J'ai travaillé en maternelle, primaire, collège et lycée et je voudrais témoigner du non-respect envers les AESH.

Ces Mr ou Mme la Principale qui veulent affirmer leur autorité hiérarchique envers les AESH mais jamais contre les professeurs ! Oui envers les AESH car ils ou elles sont faibles.

C'est bien la première fois que je demande à changer d'établissement car je suis harcelée moralement.

J'ai la boule au ventre quand je vais travailler, j'ai peur de croiser mon principal, de devoir lui dire bonjour et surtout qu'il ne me réponde jamais, qu'il discute avec mes collègues quand je suis à leur cotés en m'ignorant. Il s'est même permis de me crier dessus en début d'année.

Les AESH se font aussi crier dessus par les CPE si les élèves en inclusion posent problème, ils ont du mal à réaliser nos emplois du temps. On ose nous dire des phrases culpabilisantes ou menaçantes comme : « **Vous l'avez mérité. !** », « **Vous avez trop profité du système jusqu'à maintenant !** », « **On peut vous baisser vos heures si vous voulez** »

J'accompagne 15 élèves et je n'en vois certains qu'une heure tous les 2 semaines. Quel intérêt ? Il n'y a pas de réel suivi ! Je ne sais pas si je vais continuer longtemps dans le métier si on continue à nous maltraiter de la sorte.

Ma collègue était en arrêt plusieurs semaines. Elle tremblait des mains ses nerfs ont lâché. Nous sommes traités comme des moins que rien. Nous sommes maltraités psychologiquement, humiliés et nous n'avons personne pour en parler ni pour nous défendre. Il y a un réel manque de considération.

## TEMOIGNAGE N°27

Voici mes mots...Mes mots de fatigue, de colère, de tristesse. Mes mots d'AESH en 2026.

Quand j'ai commencé ce métier il y a quelques années, j'entendais déjà beaucoup de témoignages difficiles. On me parlait d'épuisement, de manque de reconnaissance, de situations impossibles. Honnêtement, je pensais que les gens exagéraient un peu. Je me disais que, avec de la patience, de la bienveillance et de la motivation, ça irait.

J'ai été tellement naïve ! Car la réalité a été encore pire que tout ce qu'on m'avait raconté. Dès le début, j'ai été jetée dans la gueule du loup. On m'a confié un élève non verbal, extrêmement violent. Coups, morsures, crises... et moi, je n'avais aucune réelle formation. J'arrivais dans ce métier avec de la bonne volonté, mais sans outils, sans accompagnement, sans protection. L'enseignante était soulagée de ne plus avoir à gérer seule cet élève dans la classe. Et moi, je me retrouvais isolée dans une petite salle, seule avec lui, alors que je venais tout juste de commencer.

Dans l'école, on était désolés pour moi... mais aussi soulagés que ce soit "moi" et plus eux. Je le sentais.

Alors les semaines ont passé. J'ai pris sur moi. Encore et encore. Je rentrais chez moi vidée, souvent avec des bleus, mais je me disais " c'est comme ça, c'est ton travail..."

Et quand j'ai fini par craquer, quand j'ai eu le courage de contacter mes supérieurs à la DSDEN pour demander de l'aide, on m'a fait comprendre que je dérangeais. Qu'on ne comprenait pas mon problème. **Après tout, "j'avais signé pour ça".**

Cette phrase et le ton employé me hantent encore. Comme si je venais de leur dire la chose la plus stupide qu'ils aient entendu.

Comme beaucoup d'AESH, je suis quelqu'un de battant. Alors j'ai tenu bon. Le fait d'avoir eu de bonnes collègues enseignantes a aidé. Les années se sont enchaînées. Les élèves aussi. Les cas lourds aussi.

Et ce qui devait arriver arriva. D'abord les insomnies. Puis les angoisses. Puis cette dépression lourde que je cachais derrière des sourires automatiques.

Je n'en pouvais plus d'être le punching-ball de certains enfants. Je n'en pouvais plus d'être invisible auprès de ma hiérarchie.

J'ai cherché de l'aide. J'ai crié à l'aide. J'ai demandé à changer d'affectation. Mais je suis tombée face à des interlocuteurs froids, incompréhensifs, administratifs jusqu'à l'inhumain.

Et surtout face à une responsable PIAL totalement dénuée d'empathie, qui a réussi à me faire culpabiliser de mon propre mal-être. Comme si tout venait de moi. Comme si je m'y prenais mal. Comme si je n'étais juste **"pas assez forte"**. **"Je ne comprends pas, vous ne vouliez pas devenir AESH pour aider ces enfants justement ?"**, voici l'une des phrases que l'on m'a dite !

J'étais tellement mal que je n'arrivais plus à manger. J'ai perdu 14 kilos en 5 mois.

Un jour, mon compagnon m'a littéralement emmenée de force chez un médecin. Je me souviens encore de ses mots : "Vous devez vous arrêter. Vous allez y laisser votre peau"

Mais je ne pouvais pas parce qu'en étant AESH, même malade, même détruite psychologiquement, on pense d'abord à survivre financièrement. Je ne pouvais pas perdre le peu d'argent que je gagnais déjà.

Aujourd'hui encore, je suis meurtrie. Je vis une dépression cachée de beaucoup sur mes lieux de travail. Je suis sous antidépresseurs. Et chaque fin juin est devenue une torture mentale. L'attente des affectations me rend folle d'angoisse.

Je ne comprends pas pourquoi nous ne pouvons pas être affectées à un établissement stable. Pourquoi nous ne pouvons pas être "les AESH de l'école", avec une vraie place, une vraie équipe, des repères humains.

Au lieu de ça, nous sommes les AESH de pleins d'enfants, dans plusieurs lieux, avec plusieurs équipes, plusieurs fonctionnements, plusieurs souffrances à absorber.

On nous déplace comme des objets. On nous parle souvent avec mépris. On nous prend de haut.

Et pourtant, nous sommes là au quotidien dans les situations les plus dures. Nous encaissons la violence, la détresse, les crises, le manque de moyens, le silence institutionnel.

Ce métier pourrait être magnifique. Mais aujourd'hui, beaucoup d'AESH survivent plus qu'elles ne vivent. Et le pire, c'est ce sentiment terrible d'être seules. Psychologiquement, ce métier m'a brisée par endroits. Il m'a changée. Je vis avec une anxiété permanente. Chaque son de crise, chaque cri, chaque geste brusque me met en alerte. Je dors mal. Je pense au travail en permanence. Même pendant les vacances, mon corps reste tendu comme s'il attendait le prochain choc.

Parfois, je me demande sincèrement où j'en serais aujourd'hui sans mes antidépresseurs. Sans le soutien de mon compagnon. Sans ma famille. Sans mes amis. Sans certaines collègues, AESH ou enseignantes ou ATSEM, qui, elles aussi, essaient simplement de survivre comme elles peuvent dans ce système.

Parce qu'entre nous, on se comprend sans avoir besoin de parler longtemps. On reconnaît la fatigue dans les yeux des autres. Les yeux mouillés quand on peut enfin rentrer chez soi. Les crises d'angoisse cachées. Le sourire forcé devant les équipes. Et malgré tout ça, on continue. Mais qu'est-ce que ça fait mal, qu'est-ce que ça blesse au plus profond de l'âme, de se sentir méprisé par ceux qui sont censés nous aider, plus haut. Je vais être cruelle, mais je leur souhaite, un jour, de ressentir tout le poids, toute l'injustice, tout le mépris qu'il y a envers nous, les fameux "piliers" de l'école inclusive. Nous sommes à bout, vos AESH sont en grande souffrance et nous n'avons pas les moyens de nous battre, ils le savent et en profitent. Ce sont nos tortionnaires.

Je vais m'arrêter là car sinon je risque de sombrer encore une fois pour le reste de la soirée...

## **TEMOIGNAGE N°28**

Dans l'école où je suis, il manque 3 AESH pour palier au nombre de demandes d'accompagnement. Résultat, je dois me couper en 6, vadrouiller entre les classes, et quand je suis en train d'aider un élève, une enseignante ou une ATSEM peut venir en courant et me dire " on a besoin de ton aide !" donc je dois abandonner l'élève que je suis en train d'aider pour aller vite autre part ! Je cours, les élèves que j'accompagne me disent qu'ils ont besoin de plus de temps d'aide. Je le sais, les profs le savent, mais voilà, pas de moyens. Je suis fatiguée, épuisée de ce quotidien où je n'ai même pas le temps de faire une pause pour souffler, pour aller aux toilettes ou pour boire un verre d'eau. Tout ça pour un salaire d'à peine 800 euros par mois. On se fiche totalement de nous. **Nous sommes des esclaves modernes, oui, j'ose le dire.**

Quand une amie a voulu postuler, on lui a dit qu'il n'y avait plus de budget, qu'il fallait attendre, alors qu'il y a tellement de demandes !

On m'a sorti une phrase que je n'oublierai jamais.

J'échangeais, avec mon référent AESH et mon PIAL, du manque de moyens, du manque d'AESH, des enfants laissés sans accompagnement, des collègues épuisées, des contrats précaires, des salaires ridicules... et on m'a répondu, presque normalement, qu'il n'y avait « **plus de budget, parce que l'argent de l'inclusion avait été dépensé dans les Jeux paralympiques de Paris.** »

J'étais sidérée ! Donc en gros, on préfère investir dans une belle image de l'inclusion à montrer au monde entier plutôt que dans les personnes qui la font vivre tous les jours sur le terrain ?

Parce que l'inclusion, la vraie, ce n'est pas des discours, des cérémonies ou des grandes campagnes de communication.

L'inclusion, c'est :

- des AESH épuisées qui accompagnent seules plusieurs élèves.
- C'est des enfants qui attendent des mois une aide humaine.
- C'est des femmes payées une MISERE pour gérer des situations extrêmement lourdes.
- C'est des collègues en grosse dépression !
- C'est des gamins en souffrance qu'on laisse sans solution faute de moyens.

Mais ça, évidemment, ça se filme moins bien qu'un évènement télévisuel.

Nous, AESH, nous sommes juste une vitrine pratique quand ça arrange, mais jamais une priorité réelle.

Et je tiens aussi à dire que je trouve cela complètement honteux et fou qu'en tant qu'AESH, nous ne rencontrions jamais nos "supérieurs". Pas de réunions, pas d'échanges humains, pas de moments pour parler réellement du terrain. Beaucoup d'entre nous ne connaissent même pas les personnes qui prennent pourtant des décisions importantes sur nos conditions de travail et sur la vie des élèves que nous accompagnons. Même avec nos coordinateurs PIAL, rien de rien ! Aucune réunion d'information, on ne connaît même pas nos visages ! Nous sommes isolées les unes des autres, dispersées, sans espace pour partager nos réalités.

Alors forcément, une question finit par se poser : ont-ils peur de nous entendre ?

Savent-ils qu'en face d'eux, il y aurait plein d'AESH prêtes à raconter la vérité du terrain ? La fatigue, les salaires indignes, le mépris, le manque total de soutien humain ?

Parce qu'il est plus facile de gérer des chiffres, des dossiers et des tableaux Excel que de regarder en face les conséquences humaines de ce système.

Et ça, oui, c'est honteux.

Une AESH dépassée par la situation du terrain.

### **TEMOIGNAGE N°29**

Donc, comme beaucoup, j'ai choisi ce métier par vocation parce que je voulais aider des enfants en difficulté, leur permettre d'avoir une place à l'école, les accompagner avec patience et bienveillance. Mais ce que je n'avais pas imaginé, c'est à quel point ce métier pouvait aussi devenir un lieu d'humiliation et d'abandon. Je me souviens d'une enseignante en particulier. Elle me parlait comme si j'étais une élève de plus dans sa classe. Devant tout le monde, elle me reprenait sans arrêt : « Oh mais ne fais pas comme ça avec lui ! », « Tu l'infantilises, c'est n'importe quoi ! »

Peu importe ce que je faisais, c'était toujours mal. Pourtant, je faisais simplement mon travail : accompagner un enfant en difficulté, essayer de l'aider comme on me l'avait demandé. Mais chaque geste devenait un prétexte à une remarque, une humiliation, un rabaissement public. Puis il y a eu cette phrase que je n'oublierai jamais. Devant toute la classe, pendant une leçon sur la monnaie, elle a lancé :

**« Si vous ne travaillez pas assez bien à l'école, vous n'aurez pas d'argent et vous finirez comme M... Dis-leur M... que tu ne gagnes pas bien ta vie. »**

J'étais sidérée. Une vingtaine d'yeux d'enfants tournés vers moi. J'ai senti une chaleur monter dans mon visage, une honte immense. J'ai acquiescé mécaniquement, presque en état de choc, en mode « Oui les enfants... je ne gagne pas beaucoup d'argent parce que je n'ai pas assez travaillé à l'école... » Alors que c'était faux. J'étais une élève modèle. Mais sur le moment, j'étais tellement humiliée que je n'ai même pas réussi à me défendre ou à dire qu'être AESH, c'est aider les autres, c'est beau...

J'avais les larmes aux yeux. Quand je suis arrivée à ma voiture, je me suis effondrée. Je tremblais tellement que je n'arrivais même plus à démarrer. Je n'arrivais plus à respirer correctement. J'étais détruite. Je me suis dit que j'allais immédiatement appeler mon PIAL. Que quelqu'un allait me soutenir. Me dire que ce n'était pas normal. Que j'avais le droit d'être blessée. Je n'ai réussi à les joindre que le lendemain.

Et là, deuxième choc.

Au lieu du soutien que j'espérais, on m'a fait comprendre que j'étais « trop sensible ». Qu'il ne fallait « pas prendre ça à cœur ». On m'a conseillé de « prendre de la hauteur ».

Comme si le problème venait de moi. Comme si être humiliée publiquement devant une classe entière était quelque chose de banal.

N'ayant trouvé aucune aide, j'ai contacté la DSDEN. Impossible de joindre quelqu'un par téléphone. J'ai donc envoyé un mail, expliquant ma détresse, mon anxiété énorme. J'ai attendu une semaine avant d'avoir une réponse. Une semaine entière à aller mal.

La réponse ?

« Nous comprenons, ce n'est pas évident. Rapprochez-vous de votre PIAL. »

Ce jour-là, j'ai compris que j'étais seule. Complètement seule.

J'ai continué à prendre sur moi pendant des mois. Mais intérieurement, je m'écroulais. Je n'étais plus moi-même. Mon mari me ramassait à la petite cuillère le soir. Mes enfants me voyaient pleurer, me voyaient vide, anxieuse, épuisée. Ils étaient inquiets. J'ai fini par être arrêtée. Et même là, il a fallu subir encore : la perte de salaire, l'absence de subrogation, la culpabilité, la peur de ne plus tenir financièrement. Heureusement qu'il y avait le salaire de mon époux.

On parle souvent du manque de reconnaissance des AESH. Mais ce qu'on dit moins, c'est la violence psychologique silencieuse que beaucoup subissent. Les humiliations, le mépris, le silence. Le fait d'être traitées comme des sous-employées alors qu'on accompagne les élèves les plus fragiles du système scolaire.

Personne ne nous entend, personne ne nous écoute, nous ne sommes que des sous-employées, pourtant 2ème métier de l'EN, qui n'avons pas notre mot à dire. Et gare à nous si nous osons parler. C'est grave. Et nous n'en pouvons plus.

### **TEMOIGNAGE N°30**

Durant une année scolaire je me suis occupée d'un élève de 9/10 ans ayant un trouble autistique.

Il n'était pas dans les apprentissages et la montée en classe, au deuxième étage était problématique chaque matin. C'était un élève assez corpulent, la montée des escaliers pouvait parfois être assez périlleuse pour lui et pour moi. Mais il devait aller dans sa classe.

De 8h30 à 10h20, cet enfant faisait des allers-retours dans sa classe, poussait des petits cris, allait prendre les affaires des copains sur les tables, parfois il se mettait devant le tableau et ne bougeait plus.

Après la récréation il refusait de monter. Il hurlait si on tentait de le forcer. Et de toute façon, vu sa carrure, impossible de le ramener en classe. Un jour il a compris qu'en se mettant au sol, il resterait dehors. En voulant l'empêcher de se jeter au sol, je me suis foulé le poignet et j'ai dû porter une attelle par la suite.

En hiver et par temps de pluie quand la récréation était terminée impossible de le faire monter en classe ou encore de le mettre à l'abri. Si je tentais quelque chose, il finissait assis par terre ou même couché au sol. Impossible de le relever. C'est arrivé plusieurs fois qu'il soit allongé au sol sous la pluie jusqu'à 12h, fin de la matinée d'école. Je le protégeais comme je pouvais avec un parapluie mais le sol était trempé. Ce fut une année difficile de voir cet enfant en souffrance qui ne comprenait pas pourquoi je lui imposais cela.

Notre métier est d'inclure les enfants en situation de handicap et non de les mettre dans des situations de mal-être et inconfortables pour eux.

Ce n'est malheureusement pas le seul témoignage de ce genre que je peux apporter depuis que je suis AESH. J'ai également suivi un élève avec une maladie dégénérative relevant d'un institut médical spécialisé. Il pouvait difficilement marcher sans aide et impossible pour lui de monter un escalier.

Cet enfant arrivait à l'école avec les larmes aux yeux mais sans aucun bruit, juste les larmes qui coulaient le long de ses joues.

A d'autres moments, il était très agressif, il m'a griffé, attaqué au visage. Je vivais dans l'inquiétude d'une autre attaque, je ne me mettais plus à sa hauteur pour lui parler. Je gardais mes distances.

Je ne lui en veux pas, il n'y est pour rien. C'est le système qui ne s'adapte pas à ses besoins. C'est un enfant en souffrance et j'ai fait de mon mieux pour lui apporter un peu de réconfort lors de son passage à l'école.

J'aime mon métier mais pas les conditions dans lesquelles je l'exerce.

### **TEMOIGNAGE N°31**

Je suis AESH. Officiellement, j'accompagne des élèves en situation de handicap. Officieusement, je suis aussi médiatrice, psychologue, traductrice d'émotions, organisatrice de crises et championne de l'adaptation de dernière minute.

Je fais ce métier avec le cœur, mais le cœur ne paie ni les factures ni l'essence. Entre le manque de reconnaissance, la fatigue et un salaire qui semble parfois avoir oublié de grandir, il est difficile de garder le sourire tous les jours.

Pourtant, je continue, parce que voir un élève progresser vaut tous les diplômes du monde. Mais une petite reconnaissance, un peu plus de considération et des conditions de travail dignes ne seraient pas de refus. Après tout, même les super-héros ont besoin d'être soutenus de temps en temps !

Courage à toutes les AESH qui se sentent seules ou découragées. Notre travail a une valeur immense, même lorsqu'elle n'est pas suffisamment reconnue.

### **TEMOIGNAGE N°32**

Je travaille à la cantine. Avec la mairie, il m'a aussi été demandé d'accompagner mon élève en plus des autres enfants, et ce sans pause.

Lorsque j'en parle à la directrice au sujet de la pause, elle me répond qu'elle ne peut pas me l'accorder, sinon je n'aurais pas 6 heures avec l'élève.

Je me suis ensuite adressé à la RSP, qui m'a répondu que, puisque j'ai fait le choix de travailler le midi, je n'ai pas droit à une pause non plus.

Aucune prise en compte de ce temps de pause, ce que je trouve vraiment déplorable. Je continue à le faire parce que j'en ai besoin financièrement, car les fins de mois sont très difficiles.

### **TEMOIGNAGE N°33**

J'ai la cinquantaine et je suis en CDD depuis plus d'un an.

Dans notre métier, on ne rencontre pas que la violence mais aussi d'autres problématiques...

Je travaille en maternelle. À part le fait que lorsque je suis en classe avec mes élèves notifiés, je suis aussi aidante pour TOUS les autres élèves qui viennent vers moi (et ils viennent tous), parfois, je dois leur dire que je ne peux pas les aider car mon travail c'est de m'occuper de tel élève notifié en particulier.

C'est dur de faire ça, les rejeter, car lorsque je suis disponible pour eux, je vois une différence, ils essaient, persévèrent et réussissent, c'est une grande gratification et ils grandissent dans la confiance...

Notre établissement devrait être classé REP vu les situations et conditions difficiles mais ne l'est pas... L'enseignant est seul face à 28 élèves petite et moyenne section confondues. Ces classes sont surchargées. Nous voyons que la dynamique est complètement différente lorsqu'il y a des absences et nous retrouvons à 22 élèves, situation parfaite, conditions de rêves...

Par conséquent, je suis en binôme avec l'enseignant, je fais bien plus que mon travail d'AESH, l'enseignant en est conscient et reconnaissant, c'est compliqué de définir exactement les limites de notre métier mais à côté de ça notre salaire est inférieur à 1000€ !! Et ce, malgré la présence de l'ATSEM (qui en début d'année est très/trop sollicitée à changer des couches !!!)

Il m'a proposé de passer le concours d'enseignant car il voit que j'ai certaines capacités et la bonne posture. Je suis en CDD et malheureusement étant sous contrat avec l'éducation nationale, nous n'avons pas le droit au CPF.

Comment financer une formation qui coûte 2/3000€ avec notre salaire ? On nous maintient dans la précarité et quelles sont nos perspectives d'avenir ??

Avec ce statut, on se sent piégé... Beaucoup d'entre nous aiment ce travail mais il est difficile de concevoir de rester lorsque on se fait taper par certains élèves lorsque l'on essaie de les contenir quand ils partent en 'crise', lorsque l'on se fait cracher dessus, insulter, ... et ceci en maternelle !

Je n'ose même pas imaginer ce que ça peut être en élémentaire...

J'ai encore 2 ans pour trouver une solution d'avenir, car je suis dans l'incertitude de renouveler pour un CDI, il me reste +/-10 ans à travailler avant d'être en retraite...

Malgré tout j'aime ce travail mais pas dans ces conditions ni circonstances...

### **TEMOIGNAGE N°34**

J'arrive au bout de mon CDD de 3 ans et bien que j'aime mon métier, les enfants que j'accompagne, je suis à bout...

Cette année, c'est très difficile, beaucoup d'enfants en difficulté et avec des problèmes comportementaux...

En maternelle grande section, l'enseignante est à bout, les larmes aux yeux trop souvent, moi aussi...

Ce dernier trimestre, tous les matins, j'arrive avec la boule au ventre ne sachant pas à quoi m'attendre. Vais-je recevoir des coups ? Vais-je me faire insulter par un enfant de 5 ans ? Vais-je me faire cracher dessus ?

Oui, ça commence tôt... tôt dans l'âge et tôt le matin.

Dans un établissement qui devrait être classé REP, une classe de 28 élèves avec au moins 8 élèves aux comportements problématiques, on perd notre temps à les contenir, faire la police et à côté de cela, les 20 autres enfants en pâtissent.

Aujourd'hui, on ne peut que constater le dysfonctionnement de ce système, les difficultés de l'inclusion lorsque on n'a pas les moyens et lorsque les conditions et l'environnement ne sont pas considérés comme des facteurs importants, on nous demande beaucoup...

Je ne renouvellerai pas le contrat, je ne signerai pas de CDI bien que l'accompagnement que je fais porte des fruits.

Je dois me préserver. Dans cet environnement, je m'épuise et lorsque je rentre chez moi, ma journée continue. J'ai besoin de garder de l'énergie pour mes enfants, ma famille.

C'est un trop grand sacrifice pour seulement 980€/mois...

Courage à celles qui continueront à accompagner les enfants et les enseignants qui font aussi du mieux qu'ils peuvent.

L'inclusion c'est bien mais pas au détriment de....

### **TEMOIGNAGE N°35**

Au commencement de ma mission, j'étais AESH Individualisée. Puis avec le temps, j'ai progressivement glissé vers un poste d'AESH Mutualisée.

Pour le principe, cela ne m'indispose pas car les besoins des enfants sont prioritaires. Mais, là où je m'interroge aujourd'hui, quant à l'utilité de ma mission, c'est lorsqu'au nom de la mutualisation, je me retrouve à valser d'un enfant à l'autre au cours d'une même journée en sachant que tous ces enfants ont de gros besoins d'accompagnement, puisqu'ils ont une notification de 24h.

Je m'explique : j'accompagne principalement l'enfant A qui "a la chance " de bénéficier de deux demi-journées en IME. Lorsqu'il est absent, ce temps de battement est réparti sur trois autres enfants qui ont tous des notifications de 24 h mais n'ont pas d'AESH. Donc, je bouche les trous de mon emploi du temps en faisant du "saupoudrage accompagnatif" sans vraiment apporter d'aide efficace et suffisante car par ailleurs ces enfants "en supplément" pour moi sont peu ou pas du tout accompagnés.

C'est à se demander si les décisionnaires de l'école inclusive militent vraiment en faveur de la réussite de ces enfants et par voie de conséquence de l'école inclusive...

### **TEMOIGNAGE N°36**

AESH depuis maintenant 12 ans, j'ai toujours exercé mes fonctions avec sérieux, engagement et passion auprès des élèves que j'accompagne.

Au fil des années, j'ai développé de nombreuses compétences professionnelles et me suis investie pleinement dans les missions qui me sont confiées. Pourtant, malgré cette ancienneté et cet engagement constant, je ressens aujourd'hui un profond manque de reconnaissance de mon travail.

Les conditions d'exercice du métier, la charge émotionnelle qu'il implique, l'absence de véritable perspective d'évolution ainsi que la précarité salariale deviennent de plus en plus difficiles à supporter. Maman solo de deux adolescents, je rencontre des difficultés financières importantes malgré mon activité professionnelle.

J'aime profondément mon métier et l'accompagnement des élèves, mais je souhaite vous faire part de mon épuisement et de mon inquiétude quant à mon avenir professionnel. Après 12 années de service, il est difficile de constater que mon investissement ne me permette pas de vivre dignement de mon travail.

### **TEMOIGNAGE N°37**

Je suis AESH depuis bientôt 6 ans, majoritairement en collège.

Pendant toutes ces années, j'ai pu observer le contraste entre l'image idyllique qu'évoque l'inclusion et la réalité du terrain.

J'ai vu des élèves autistes très lourd incités à ingurgiter des savoirs académiques alors qu'ils manifestent un mal-être très lourd dans leur vie ou que l'on sait pertinemment que leur épanouissement ou leur autonomie ne passera pas par ces savoirs-là.

J'ai vu des élèves en déficience cognitive avoir peur de développer leur potentiel car ils ressentent le regard des autres élèves et se comparent à eux dans un système éducatif où on continue de donner des notes et d'attendre d'eux qu'ils trouvent les ressources par eux-mêmes.

J'ai dû maintenir physiquement tous les jours un élève hyperactif, car les locaux de l'école n'étaient pas adaptés pour qu'il puisse exprimer son hyperactivité sans compromettre sa sécurité.

J'ai dû accompagner un élève violent envers lui-même, violent avec les adultes, violent avec les autres élèves, sans que cet accompagnement ne rentre dans un cadre thérapeutique.

J'ai accompagné des élèves dys et TDAH qui doivent suivre des journées à rallonge, suivre des explications de professeurs interminables et contenir une agitation ou une concentration bien au-delà de leurs capacités.

J'ai rencontré des enseignants qui doivent eux-mêmes gérer les crises d'élèves autistes au détriment du reste de la classe quand ils n'ont pas d'AESH.

J'ai vu des élèves diagnostiqués dys mais qui ne bénéficient d'aucuns aménagements et qui finissent par renoncer à essayer.

J'ai vu des élèves ordinaires se résigner à subir des violences physiques ou verbales de la part d'élèves en situation de handicap qui ne peuvent pas encore se contrôler.

J'espère qu'à l'avenir, l'inclusion ne sera plus une idéologie, une réponse-miracle à tous les problèmes, mais un outil dont il faut juger la pertinence et des moyens au cas par cas selon les besoins et qu'on peut réviser à tout moment selon les conséquences !

### **TEMOIGNAGE N°38**

Nous sommes AESH, indispensables mais trop souvent invisibles.

Chaque jour, nous accompagnons des élèves en situation de handicap avec patience, humanité et engagement. Nous soutenons des enfants qui, sans nous, risqueraient d'être laissés de côté.

Pourtant, nous faisons face à la précarité, au manque de reconnaissance, parfois au mépris ou à des traitements injustes.

L'école inclusive a besoin des AESH. Il est temps que l'État reconnaisse enfin notre métier, notre engagement et notre dignité.

Sans AESH, l'inclusion scolaire n'existe pas réellement !

### **TEMOIGNAGE N°39**

Je m'occupe d'un enfant autiste qui est complètement en souffrance à l'école, il crache à longueur de journée, joue avec son crachat ou ses crottes de nez, ça le fait rire. Il l'étale partout et même sur moi. Il crie sans cesse. Et lorsque c'est trop dur pour lui dans la classe, je me trouve à errer dans les couloirs.

Personne n'accepte de s'occuper de lui et je me retrouve seule avec lui. Il est souvent dans la provocation et dès que je lui dis « non », il me crache au visage, m'étale ses crottes sur moi. C'est affreux !

C'est un enfant qui est en surpoids et fait quasiment ma taille donc c'est extrêmement dur de le contenir. Pour éviter tout ça, il s'allonge aussi au sol pour manger des cailloux, boire dans les flaques d'eau... Je dois tout faire pour ne pas que cela se produise mais j'ai de grosses difficultés pour le relever.

Il m'est même arrivé de rester en récréation à la fin de la classe pour que ce soit son papa qui le récupère car s'il ne l'a pas décidé, il est impossible pour moi de le lever.

## **TEMOIGNAGE N°40**

Je suis AESH depuis plus d'un an, un métier que j'ai choisi dans le cadre d'une reconversion professionnelle. Lors de mon recrutement, on m'a parlé d'un métier de cœur, d'un rôle essentiel auprès des enfants, d'une mission humaine et profondément utile. Et tout cela est vrai : chaque jour, je me lève avec l'envie d'aller travailler, parce que j'aime ce que je fais, parce que j'aime accompagner les élèves, parce que je me sens à ma place.

Mais derrière cette vocation, il y a une réalité beaucoup plus dure.

Avant, j'étais en couple, avec deux salaires. Aujourd'hui, je suis maman solo, avec deux enfants à charge, et les fins de mois sont extrêmement difficiles. Je n'ai pas choisi ce métier pour vivre dans la précarité, ni pour me demander chaque mois si je vais réussir à m'en sortir. Je travaille, je m'investis, je fais mon métier avec sérieux et passion... et pourtant, je n'arrive pas à vivre dignement de mon salaire. Je n'ai même pas droit à la prime d'activité de la CAF.

Ce qui rend la situation encore plus douloureuse, c'est que je reçois les éloges de l'équipe éducative : enseignante, directeur, collègues... tous reconnaissent mon travail, mon implication, ma bienveillance, ma présence auprès des enfants. Les parents eux-mêmes demandent que je reste auprès de leurs enfants.

Et malgré cela, je vis avec la boule au ventre.

Nous sommes en juin, et je ne sais toujours pas ce qui m'attend à la rentrée. Je ne sais pas si mes vœux seront respectés, si je pourrai rester dans la même école, si je pourrai continuer à accompagner les mêmes enfants — alors même que l'équipe éducative et les familles le demandent. Cette incertitude permanente est épuisante. Elle n'est pas normale.

J'aime profondément mon métier. Je l'ai choisi. Je m'y engage chaque jour.

Mais aimer son métier ne devrait pas signifier vivre dans la peur, dans l'instabilité, dans la précarité.

Aimer son métier ne devrait pas empêcher de vivre correctement.

Aujourd'hui, je témoigne parce que j'ai peur pour la rentrée, parce que je suis fatiguée de devoir me battre pour simplement exister dans un système qui ne nous considère pas à la hauteur de notre engagement.

Je témoigne parce que nous sommes nombreuses et nombreux dans cette situation et parce qu'il est temps que cela change.

### **TEMOIGNAGE N°41**

En 6 ans, j'ai travaillé sur 5 écoles, suivi au moins 12 enfants différents... et je n'en peux plus d'avoir l'épée de Damoclès chaque fin d'année, ne sachant pas dans à nouvelle école je vais encore devoir m'adapter.

J'ai bientôt 50 ans, je suis sous anti-dépresseurs parce que je suis déjà tombée dans une classe avec un enseignant très malveillant qui m'a traumatisée au point de devoir me faire aider par un psy. Étant très bien où je suis actuellement, je n'arrive pas à arrêter ce médicament, car chaque mois de mai/juin, je recommence à paniquer à l'idée de changer encore de poste ! J'en prends depuis deux ans. Ces affectations me rendent malade.

J'ai aussi été frappée, griffée, mordue par une élève de grande section pendant presque une année scolaire complète, c'est lourd aussi, car je n'ai pas signé pour me faire maltraiter par qui que ce soit. L'inspectrice était au courant, mais rien n'a jamais bougé pour me protéger de cette violence.

### **TEMOIGNAGE N°42**

Voici une expérience criante de vérité !

Nous avons une salle de repli pour les élèves qui ne gèrent plus leurs émotions. Aujourd'hui, je m'y suis rendue pour délivrer un message à une collègue AESH. Lorsque je suis rentrée dans la salle, celle-ci était équipée d'un appareil de climatisation. En posant la question à la coordonnatrice de l'Ulis, cette dernière m'a indiqué que toutes les écoles primaires (pour les maternelles, collèges et lycées ?) allaient en être équipées pour d'éventuels coups de chaud d'élèves (ou personnels) ! Voilà encore une illustration de notre invisibilité au sein des équipes éducatives des établissements ! J'ai découvert le matériel quand il était déjà installé ! Cela se discute certainement lors des Conseils de Maîtres auxquels nous ne sommes pas conviés et pour lesquels nous pourrions juste avoir une copie du compte-rendu, ce serait déjà une avancée.

Cette année, une EMR, Équipe Mobile Ressources, est venue dans l'école présenter ses missions. Nous n'avons pas été conviés alors que nous sommes certainement parfois, les observateurs privilégiés de troubles chez les élèves accompagnés et pas que (dans le cas où nous intervenons en inclusion dans une classe ordinaire).

La coordonnatrice en sortant de la réunion m'a dit : « cette information t'aurait très certainement intéressée ! » Et pourtant dans l'école où j'interviens, je précise que cela se passe bien ! Mais l'école est pour l'institution, le lieu où les professionnels délivrent le savoir ! Alors que nous, AESH sommes bien le relais de cette transmission !

J'espère juste que les AESH en poste vont prendre conscience que s'ils ne font rien, ils n'obtiendront rien. Quand je vais devant le Rectorat et qu'il n'y a qu'une poignée d'AESH, je suis triste. Je le comprends par rapport à la perte de revenu. Mais si les AESH ne manifestent pas, elles resteront invisibles !

Et concernant ma constatation par rapport aux augmentations successives du SMIC, ce ne sont pas 2 ou 3 euros mais 2 ou 3 centimes d'euros ! Comment encore une fois, la grille salariale ne valorise en aucune manière l'ancienneté !

Une autre remarque concerne le versement rétroactif des primes REP et REP+ qui a pénalisé bon nombre de collègues quant au bénéfice de certaines allocations Caf étant donné le versement en une seule fois des primes au lieu de les échelonner sur plusieurs mois...

### **TEMOIGNAGE N°43**

Le métier d'AESH est beau, notre travail en vaut la peine lorsque l'on voit les enfants que l'on accompagne devenir autonomes, prendre de l'assurance, leur progrès, et leurs sourires, c'est notre plus belle récompense.

Mais malgré notre engagement, notre quotidien devient pénible, usant, nos conditions de travail se détériorent de jour en jour, d'année en année. Nous sommes passés d'AVS à AESH et nous sommes en train de devenir infirmières, éducatrices, psychologues...

On nous en demande toujours plus pour être rémunéré toujours moins, le cas de certains enfants dépasse l'entendement, dépasse nos capacités, et nous remet en question chaque jour. Je viens la boule au ventre chaque matin en me demandant ce qui m'attend encore pour la journée. Se retrouver à s'occuper de deux, trois élèves dans la même classe avec chaque cas qui ne se ressemble pas. Il faut pouvoir jongler avec chaque enfant, chaque caractère, avec chacun ses lacunes et ses faiblesses.

Comment pouvoir venir en aide à des enfants à 100% leur accorder le temps nécessaire pour leur évolution si on se retrouve à gérer plusieurs enfants dans la même classe ou de différents niveaux. Accorder une heure par ci par là à un enfant ne l'aidera pas à progresser, ou à gagner en autonomie. J'ai l'impression de jongler entre eux, et en plus de gérer les crises, les troubles du comportement avec le manque de moyen et de formation.

Notre métier devient lassant, n'est pas valorisant ou valorisée, un salaire précaire, des conditions de travail difficiles qui nous obligent à souvent nous reconverter. Mais malheureusement on ne se remet pas seulement en question, notre cerveau travaille et réfléchit en continu, se demandant chaque jour, chaque instant, comment on va faire pour finir la journée, ou même sa matinée.

Même en étant malade, je viens travailler car mon salaire et mon statut ne me permettent pas de me mettre en arrêt. Je rentre chez moi épuisée, le moral à zéro, comme si j'avais été au front, le travail d'AESH est un combat de tous les jours, un travail mental, où on doit toujours prendre sur nous encore et encore mais j'ai peur d'exploser. J'ai peur de tomber en dépression, de démissionner et me retrouver sans rien, seule avec mes 3 enfants. Mes enfants qui doivent subir mon humeur le soir à la maison, avec qui je lâche tout mon stress, avec qui je deviens invivable. Ma famille se retrouve à subir les conséquences de mon quotidien. J'aime mon métier, mais tout le système autour me fait chaque jour douter, chaque jour je pense à démissionner, mais chaque jour je reste car je n'ai pas d'échappatoire pour le moment.

Mais le plus dur dans notre métier c'est de n'avoir aucun soutien, aucune reconnaissance, aucun statut dans l'éducation nationale. Quelle honte comment peut-on travailler pour l'éducation nationale sans aucun statut, aucune titularisation, même pas un salaire décent. Mon salaire à moi viens juste me rendre visite, il part aussi vite qu'il vient d'arriver, à peine le loyer payé.... Et déjà il faut survivre. Aidez- nous !!!

#### **TEMOIGNAGE N°44**

Je suis AESH. J'ai commencé en maternelle, où j'ai travaillé pendant six ans. J'adorais ce niveau : accompagner les petits dans leurs premiers apprentissages, les voir grandir, devenir autonomes et trouver leur place à l'école comme tous les autres enfants.

Mais, au fil des années, la situation est devenue très difficile. On nous impose des enfants avec des handicaps très lourds, notamment des troubles autistiques sévères, sans moyens adaptés. Pas de matériel spécialisé, pas de coin calme, pas d'accompagnement suffisant.

L'enfant lui-même est en souffrance. Les institutrices aussi. J'ai vu une collègue mise trois mois en arrêt tellement la situation était devenue invivable. Le programme n'avancait plus, toute l'énergie passait dans la gestion de crises permanentes.

Et moi, je me suis épuisée. Le matin, je me levais avec la boule au ventre en me disant : « Je vais encore devoir faire de la garderie », alors que notre métier n'est pas ça. Notre travail, c'est d'aider les enfants à entrer dans les apprentissages, à gagner en autonomie, à évoluer, à grandir avec les autres et à avoir leur place à l'école.

À un moment, j'ai préféré quitter la maternelle pour aller en primaire. C'était devenu trop lourd psychologiquement.

Quand je vois certains enfants qui devraient être en IME mais pour lesquels il n'y a pas de place, et qu'on nous les impose malgré tout dans des classes non adaptées, je trouve que cela devient du grand n'importe quoi.

Merci à l'Éducation nationale de ne pas nous aider et de ne pas nous donner le matériel ni les moyens adaptés pour accompagner correctement les cas les plus lourds.

### **TEMOIGNAGE N°45**

Je suis contente de parler de ma petite expérience. Je viens de commencer et j'ai déjà malgré moi remarqué des choses durant ma présence et mon travail.

Mes accueils au sein des écoles se sont bien passés au premier abord mais tt a changé quand j'ai évoqué et demandé des renseignements concernant l'enfant que j'accompagne.

Un enfant en particulier qui était le "pestiféré" car l'équipe pédagogique a décidé qu'il ne pouvait être véritablement inclus. Il n'avait même pas sa photo dans la classe de maternelle pour les anniversaires... Tout le monde connaît la petite guirlande de gâteaux avec les noms ou photos des enfants... Il n'a ni l'un ni l'autre.

« L'intégration ce n'est pas pour lui...il n'a pas sa place ...il est trop agité, il ne devrait pas venir à l'école... » Ce sont des paroles de l'équipe pédagogique.

La photo de classe a été faite sans lui mais j'étais là et j'ai eu le même traitement car je ne suis qu'une AESH. Ils ont décidé de pas le garder et c'est vrai il ne restera pas.

Mais il a avancé, j'ai travaillé avec lui, il vient tous les jours ..les crises ont disparu... Le regard de la maitresse a changé mais c'est trop tard et puis ce n'est pas grave, il s'en va à la fin de l'année. Parlons maintenant de notre école, celle où je suis le "messie" et la "psy" des problèmes internes de l'école...

J'ai voulu raconter tout cela pour dire que ce n'est pas cela être accompagnant, ce n'est pas ça l'école de l'inclusion... Les enfants sont pris dans des cases de la scolarité imposées mais certains profils n'ont pas les codes de l'école et certains adultes n'ont pas les codes : respect du métier AESH.

#### **TEMOIGNAGE N°46**

4 années en classe ULIS dont deux années durant lesquelles j'ai subi des violences physiques de la part d'enfants avec TSA.

- Des lacérations aux bras suite à des griffures de la part d'un enfant avec qui je me retrouvais seule.

- Des bleus sur toutes les jambes à cause de coups de pieds et coups de genoux répétés quotidiennement de la part d'un autre enfant.

- Une contusion au sein pendant 3 mois suite à une répétition de coups violents dans la poitrine.

Ces faits ont été remontés pendant deux ans. La réponse du recteur ? Je cite :

**"Ce sont des situations inacceptables, vous avez tout mon soutien."**

Suite à ce mail j'ai continué encore un an à subir ces situations inacceptables. Le soutien ? Je l'attends toujours.

J'ai quitté cette classe malgré la perte de salaire, parce que l'intégrité physique n'a pas de prix.

#### **TEMOIGNAGE N°47**

Cela fait 8ans que je suis AESH, mais maintenant 2 ans que je suis plutôt éducatrice spécialisée pour 900 euros par mois. Juste pour soulager des maîtresses et parents nous venons garder des enfants qui dépassent les limites. Quand c'est comme ça, nous AESH, nous souffrons en silence, venons travailler même si nous ne nous sentons pas bien et cela peut se transformer en dépression parce que c'est tellement ingérable et compliqué d'être seul, isolé, avec des élèves très compliqués que nous nous rendons malade.

Mais derrière il y a aussi une famille, des enfants qui ont besoin de nous. Se lever la boule au ventre, se forcer à venir car on n'a plus envie de subir toute la journée des élèves qui crachent, nous mordent, griffent, provoquent et nous poussent à bout.... Et que les enseignants ne s'en occupent pas en nous demandant de tout faire, il y a des limites on n'en peut plus de voir aussi nos collègues subir avec leurs élèves, des collègues en pleurs qui n'en peuvent plus, des parents désagréables parfois...

Il est aussi honteux d'être endetté parce que nos salaires sont trop bas ! Les erreurs de frappe des gestionnaires entraînent des situations qui nous endettent : le salaire, les

Indemnités journalières de la CPAM et les absences non traitées à temps qui nous sont prélevées 6 mois plus tard, ...

On vit dans des conditions horribles ! Sans nous, AESH, les écoles ne tiennent pas mais ont nous sous-estime ... Moi, je suis une des AESH qui souhaitent bientôt démissionner. Nous souhaitons être reconnue ! Avoir aussi un bon salaire pour vivre correctement, et des conditions de travail correctes.

Je me suis fait harceler par la Directrice qui m'a crié dessus en levant la main juste parce que j'ai demandé a signer une autorisation d'absence pour un jour de fractionnement quand j'ai expliqué ceci a l'inspection ont m'a fait ressentir que je ne disais pas la vérité. Voilà nos conditions honteuses et horribles de travail. Ceci c'est seulement une partie de nos conditions de travail....

#### **TEMOIGNAGE N°48**

Pour ma part, j'ai été AESH pendant 3 ans. Elémentaire, maternelle... j'ai fait les deux.

Et aujourd'hui, quand j'y repense, j'ai surtout l'impression d'avoir passé 3 ans en mode survie.

Quand j'ai commencé, je savais déjà que le métier était dur. On entend partout que les AESH sont épuisées, pas reconnues, mal payées. Mais dans ma tête, je me disais quand même : "ça va aller, j'ai les épaules pour supporter ça !".

Spoiler : NON !

Au début tu tiens. Parce que tu as de l'empathie. Parce que tu t'attaches aux enfants des différentes classes. Parce que tu culpabilises vite. Alors tu encaisses. Les enfants très compliqués, les crises, les humiliations devant tout le monde.

Et le pire, c'est que petit à petit, tu trouves ça "normal". Tu finis par te dire que c'est toi qui es faible si tu n'arrives plus à gérer.

Le jour où j'ai enfin craqué et où j'ai expliqué au bureau des AESH que je n'en pouvais plus avec mon accompagnement, je pensais naïvement qu'on allait au moins essayer de comprendre. Mais pas du tout.

On m'a dit que je devais m'estimer heureuse parce qu'il y avait des élèves encore "pires" ailleurs. Que d'autres AESH ne se plaignaient pas alors qu'elles avaient des cas encore "pire". En gros : tais-toi et continue.

Je crois que c'est ce jour-là que quelque chose s'est fissuré en moi.

Et puis il y a eu LE matin de trop.

La veille, encore des insultes de l'élève en question **"Tu ne sers à rien, grosse conne !"** J'y ai cru. Je ne servais à rien. J'étais une grosse conne.

Et le lendemain... impossible de me lever.

Mais vraiment impossible. J'étais allongée dans mon lit avec une boule énorme dans le ventre. Mon corps refusait de se lever. J'avais peur. Pas la petite boule au ventre "classique", non. La vraie peur. Celle qui te paralyse. Mon mari était en déplacement alors j'ai appelé une amie qui a appelé Sos Médecins car elle-même n'a pas pu me lever de mon lit.

Et lui, il a tout de suite compris : burn-out.

Au début de mon arrêt, les collègues étaient compatissantes. Et puis avec le temps, je sentais autre chose. Une gêne. Une lassitude. Parfois même du reproche.

Parce qu'elles devaient gérer les élèves sans AESH. Et moi, ça me détruisait encore plus. J'avais l'impression d'abandonner tout le monde. Je culpabilisais sans arrêt alors que j'étais déjà au fond du trou. J'avais tellement peur de reprendre.

Alors j'ai demandé à changer d'affectation. J'ai expliqué que je n'étais plus capable psychologiquement de retourner dans cet accompagnement-là.

Réponse : non.

Il fallait reprendre exactement au même endroit.

Alors qu'il y avait d'autres écoles autour qui cherchaient des AESH.

À ce moment-là, j'ai compris quelque chose : notre santé mentale passe après tout le reste.

Au bout d'un moment, j'ai même consulté une hypnothérapeute. Et c'est elle qui m'a dit que ce travail était devenu "un énorme boulet noir accroché à ma cheville, tu as la chance de pouvoir t'en libérer".

Et... c'était exactement ça.

Chaque matin, j'avais cette sensation de traîner quelque chose de lourd, de sombre, qui me vidait complètement.

J'ai eu la chance de pouvoir partir. Parce que mon mari peut faire vivre notre famille. Et je mesure cette chance tous les jours.

Mais sans ça ? Je serais sûrement restée, je n'aurai pas eu le choix.

Et honnêtement, parfois je me demande jusqu'où mon état aurait pu empirer.

Aujourd'hui encore, quand quelqu'un me dit qu'il ou elle est AESH, j'ai immédiatement de la peine pour lui ou elle. Parce que je sais. Je sais ce que beaucoup vivent en silence. Les gens ne réalisent pas à quel point énormément d'AESH sont à bout mentalement.

On parle tout le temps de l'inclusion scolaire. Mais derrière, il y a des professionnels qu'on laisse seuls gérer des situations extrêmement lourdes, sans vraie formation, sans soutien psychologique, avec des salaires dérisoires... et en plus on leur fait comprendre qu'elles devraient presque se taire et remercier.

Et après on s'étonne des burn-out.

J'aimerais tant qu'on vous laisse la parole, que des millions de téléspectateurs puisse nous voir à la télé et réaliser à quel point nous souffrons, avons souffert. Et Mr Macron qui dit qu'il n'y a jamais eu autant d'accompagnement depuis son arrivée au pouvoir ! Laissez-nous rire ! C'est normal si on enlève les droits horaires aux enfants, qu'on leur laisse des miettes et qu'on nous répartit sur plusieurs écoles, entre plusieurs enfants ! Bref, j'aimerais pouvoir CRIER le désespoir des AESH. Je souffre pour ceux et celles qui n'ont pas le choix que de se taire et de continuer à exercer ce métier qui les détruit à petit feu...Bon courage...

#### **TEMOIGNAGE N°49**

Je prends le temps aujourd'hui de poser un constat amer sur mon métier d'AESH et par la même occasion mon ressenti général sur un métier peu reconnu et mal-aimé.

Depuis plus de 10 ans que je suis des enfants en situation d'handicap reconnu ou pas d'ailleurs avec toujours autant de sollicitations.

Plus de 10 ans que je vois nos conditions changées, se dégrader :

- impossibilité d'avoir un interlocuteur en ligne au sein de l'institution toujours plus de rigidité
- du PIAL nous passons au PAS avec toujours plus d'enfants en prise en charge par nos soins

- des accompagnements saccadés, hachurés (1h par-ci, 1/2h par-là)
- des situations qui parfois nous dépassent : des enfants impossibles à inclure car leur handicap est trop lourd alors on erre dans les couloirs essayant de trouver des solutions. Nous en sommes réduits à être baby sitter au sein de l'école
- on se voit taper, mordre, griffer sans que nous puissions nous protéger : gérer l'ingérable, supporter des cris, des hurlements qui déchirent les cœurs. Comment répondre à une telle souffrance ?

Je suis aujourd'hui blasée, lassée, fatiguée, dépitée autant de mots qui résument mon état d'esprit, je me demande encore comment je tiens... sûrement parce que j'aime ce que je fais mais je suis forcée de constater que ce métier précaire met en lumière le manque de considération au sein d'une équipe pédagogique hiérarchisée et imbue d'elle-même !! Nous nous en demandons toujours plus et ce sans moyens ou très peu.

Nous nous retrouvons face à une inclusion qui se heurte à ses propres limites, accepter l'inacceptable. Des parents confrontés à une errance institutionnelle. Comment expliquer le manque de structures adaptées, des places limitées ?

Nous sommes une main d'œuvre bon marché, de bons petits soldats. Je les entends encore me dire « **Faites comme vous pouvez, nous n'avons pas de solution à vous apporter.** » Un dialogue de sourd s'est installé !!

J'en ai assez de pallier l'absence d'investissements de la part des instituts, des parents, de notre hiérarchie. J'en ai assez qu'on ne tienne pas compte de nos avis. Regardez comment pour certain(e)s, on nous traite lors des ESS c'est à peine si on nous demande notre opinion.

### **TEMOIGNAGE N°50**

Je n'ai jamais eu une année aussi difficile car on n'est pas formés sur les troubles d'opposition. Au début, l'enfant me provoquait en faisant caca et pipi dans la culotte et ça le faisait rire. Je subissais des griffures, morsures, des coups de pieds avec souvent des provocations qui m'ont menées jusqu'à la dépression. Cela me fait souffrir en silence et malgré tout, je me sens obligée de venir travailler. Ceci est seulement une petite partie de ce que l'on vit tous les jours mais jusqu'à quand ? Nous ne méritons pas d'être dans de telles conditions de travail.

### **TEMOIGNAGE N°51**

Pendant 6 mois, j'ai accompagné un élève qui aurait dû être orienté en IME.

Faute de place, il est resté à l'école avec nous. Résultat : personne n'a été épargné.

L'élève était en grande souffrance, moi en tant qu'AESH j'ai été agressée : il m'a cassé mes lunettes, m'a griffée.

La maîtresse a aussi été touchée : il lui a cassé le bras. Plusieurs élèves se sont fait taper.

L'inspecteur est venu nous voir. Il nous a dit **“bon courage”**, et aux enseignants : **“protégez-vous”**.

Je me suis mise en arrêt une semaine à cause de ça. Pendant cette semaine, l'enfant n'a même pas été accueilli à l'école. Il n'y avait aucune solution.

Aujourd'hui j'accompagne un autre élève qui doit prendre des médicaments tous les midis. Lui aussi, on attend toujours une place en IME.

On gère au jour le jour, sans moyens, sans soutien.

On nous demande de faire de l'inclusion, mais sans les conditions, c'est tout le monde qui trinque : les enfants, les enseignants, les AESH.

## **TEMOIGNAGE N°52**

En tant qu'AESH, je souhaite témoigner des difficultés récurrentes rencontrées dans l'exercice de mes missions, notamment en raison d'un manque de connaissance du rôle de l'AESH par certains enseignants et d'un défaut d'application des adaptations préconisées pour les élèves accompagnés.

L'AESH a pour mission de favoriser l'autonomie et l'inclusion scolaire de l'élève en situation de handicap, dans le respect des besoins identifiés par l'équipe éducative et des préconisations inscrites dans les documents officiels de suivi. Cependant, il arrive fréquemment que ces adaptations ne soient pas mises en œuvre, malgré les rappels effectués.

Par ailleurs, certains enseignants méconnaissent les limites et les responsabilités propres à la fonction d'AESH. Cette méconnaissance peut entraîner des demandes qui ne relèvent pas de nos missions ou, à l'inverse, une absence de prise en compte de nos observations concernant les besoins de l'élève. Cette situation génère des incompréhensions et nuit à la qualité de l'accompagnement proposé.

Le manque de concertation et de communication entre les différents professionnels intervenant auprès de l'élève complique également la mise en place d'un accompagnement cohérent et efficace. Lorsque les consignes et préconisations d'adaptation ne sont pas respectées, l'élève se retrouve en difficulté, ce qui compromet son accès aux apprentissages et son inclusion dans la classe.

Je regrette que les compétences et l'expertise acquises par les AESH au contact quotidien des élèves ne soient pas toujours reconnues ou prises en considération. Une meilleure information des équipes pédagogiques sur le rôle de l'AESH, ainsi qu'un respect rigoureux des aménagements prévus pour les élèves en situation de handicap, permettraient d'améliorer significativement les conditions de scolarisation de ces élèves et la qualité de la coopération entre professionnels.

Ce témoignage a pour objectif de mettre en lumière ces difficultés afin de favoriser une meilleure compréhension des missions des AESH et une collaboration plus efficace au service des élèves.

### **TEMOIGNAGE N°53**

Je suis AESH depuis peu et pour mes débuts, on ne m'a pas attribué 2-3 élèves mais 7 répartis au collège, en élémentaire et en maternelle.

Je ne sais pas quelle aide je peux leur apporter sachant que je suis en 24h. Je fais mon possible pour les guider au maximum mais le suivi est impossible et l'impact de mes interventions sont quasi inexistantes.

Je sais qu'on manque de personnel mais au point de bâcler des cours dont je ne peux pas suivre l'évolution car je n'ai qu'une ou deux heures par semaine par élèves sachant qu'au collège je jongle entre cours en inclusion et ULIS.

Voilà, j'espère de tout cœur que ce métier évoluera dans le bon sens tant sur le terrain que sur la valorisation du poste d'AESH...

### **TEMOIGNAGE N°54**

Voici mon témoignage : J'amène l'enfant notifié au périscolaire et je termine mon travail après 16h30 mais je dois travailler les jours 5 à 10 min de plus pour des raisons organisationnelles et ce, sans rémunération supplémentaire.

Cela m'a conduit à inscrire mes propres enfants au périscolaire me faisant perdre 100€ par mois, et bien que j'en ai parlé plusieurs fois, cela n'y a rien changé.

### **TEMOIGNAGE N°55**

Cela fait 14 ans que je travaille comme AESH.

Quatorze années d'expérience, sans véritable reconnaissance, sans statut à la hauteur de nos missions, sans perspectives d'évolution. Pourtant, notre métier est indispensable. Un métier si indispensable que, sans nous, l'inclusion des élèves en situation de handicap ne serait pas possible.

Sans nous, de nombreux enfants ne pourraient pas trouver leur place à l'école. Sans nous, les équipes pédagogiques auraient davantage de difficultés à accueillir certains élèves dans des conditions dignes. Sans nous, de nombreux élèves en situation de handicap ne pourraient pas suivre leur parcours scolaire et construire leur avenir.

Lors d'une mobilisation des AESH, le recteur de l'académie de Strasbourg a déclaré que « **sans les AESH, l'inclusion n'est pas possible** ». J'entends souvent cette phrase. Mais alors, comment peut-on être indispensables sans être reconnus ? Comment peut-on être indispensables sans véritable statut ? Comment peut-on être indispensables sans formation approfondie ? Comment peut-on être indispensables avec un salaire qui reste proche du seuil de pauvreté ?

Après 14 ans d'ancienneté, je suis à l'échelon 4. Quelques euros de plus qu'une personne qui débute dans le métier. Voilà la récompense de quatorze années d'engagement.

Après 14 ans, je n'ai toujours ni autorité ni réelle place dans les décisions concernant les élèves que j'accompagne au quotidien. Je suis présente à leurs côtés, je participe à leur réussite scolaire, je gère parfois des situations très difficiles, mais mon avis est rarement sollicité. On ne me demande pas mon regard pour les bulletins scolaires. Je ne suis pas systématiquement invitée aux réunions avec les parents. Je ne suis pas toujours informée des événements, des sorties ou des décisions qui concernent directement les élèves que j'accompagne.

Au début de ma carrière, j'ai accompagné des élèves présentant des troubles sévères du spectre de l'autisme. J'ai subi des coups, des insultes, parfois des situations de grande violence. Malgré tout, j'ai continué à exercer mon métier avec conviction parce que j'aime profondément ce travail et que je crois à son utilité.

J'ai cherché à mieux connaître mes droits et mes missions. J'ai participé à des mobilisations pour défendre notre profession. À plusieurs reprises, j'ai demandé à ma direction et à ma hiérarchie davantage d'informations sur le fonctionnement de l'établissement. J'ai demandé à pouvoir suivre certaines formations avec les enseignants afin de mieux travailler en binôme. J'ai demandé à participer aux réunions avec les parents lorsque cela concernait les élèves que j'accompagnais. J'ai demandé que les enseignants soient davantage sensibilisés au rôle des AESH.

Malgré quelques avancées et malgré l'engagement de certains enseignants et directeurs que je respecte profondément, j'ai le sentiment que nous n'avons pas suffisamment progressé.

Lors d'une affectation auprès d'un élève, un enseignant a exprimé le souhait de continuer à travailler avec l'AESH qui accompagnait auparavant l'enfant. Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas modifier mon affectation. Cette situation a marqué durablement notre collaboration. Elle a compliqué la construction d'une relation de confiance, aussi bien avec l'équipe qu'avec l'élève. Malgré cela, j'ai continué à faire mon travail avec sérieux et professionnalisme.

À une autre occasion, j'ai demandé à pouvoir participer à la réunion avec les parents de l'élève que j'accompagnais. L'enseignante a préféré recevoir les parents seule. J'ai expliqué que ma présence pouvait être utile et que ma connaissance de l'élève pouvait apporter un éclairage complémentaire. Malgré cela, je n'ai pas pu assister à cette rencontre. J'ai accepté cette décision et j'ai continué à exercer mes missions avec professionnalisme.

J'ai également accompagné un élève autiste qui ne parvenait pas à rester en classe. Je passais alors la majeure partie de mes journées avec lui dans les couloirs ou dans d'autres espaces de l'établissement. Dans certaines situations, je ne pouvais même pas m'absenter quelques minutes pour aller aux toilettes sans devoir demander à un enseignant de prendre le relais. Cette situation illustre le manque de moyens et l'absence de prise en compte de certaines réalités de terrain.

Au cours de ma carrière, j'ai accompagné de nombreux élèves en grande difficulté dans des classes ordinaires, parfois sans adaptations pédagogiques suffisantes ou sans outils réellement adaptés à leurs besoins. J'ai souvent dû trouver seule des solutions pour permettre à ces élèves de travailler et de progresser. Comme beaucoup d'AESH, je me suis adaptée en permanence aux situations rencontrées. J'ai parfois été amenée à jouer le rôle de médiatrice, de soutien psychologique ou d'intermédiaire afin que l'élève puisse trouver sa place et apprendre dans les meilleures conditions possibles.

Lors de la présentation d'un nouveau dispositif dans l'établissement, les AESH n'avaient pas été informés de cette intervention. À cette occasion, j'ai demandé qu'une réunion soit organisée avec l'ensemble de l'équipe pédagogique afin de clarifier le rôle des AESH, leurs droits et l'importance du travail en binôme avec les enseignants. À ce jour, cette demande n'a pas abouti.

Avec plusieurs collègues, nous avons également demandé à plusieurs reprises la mise à disposition de casiers pour pouvoir déposer nos affaires personnelles et notre matériel professionnel. Aujourd'hui encore, nous transportons nos affaires toute la journée d'un lieu à l'autre sans disposer d'un espace dédié.

Ce qui est le plus difficile à accepter après 14 années d'exercice, ce n'est pas seulement la faiblesse du salaire ou l'absence d'évolution professionnelle. C'est le sentiment d'être invisible. Nous sommes présents chaque jour auprès des élèves, nous observons leurs progrès, leurs difficultés, leurs réussites et leurs souffrances. Nous sommes souvent les premiers à remarquer un changement de comportement ou une difficulté nouvelle. Pourtant, notre parole reste rarement prise en compte à sa juste valeur.

Nous sommes suffisamment importants pour assurer l'inclusion scolaire, mais pas suffisamment reconnus pour participer pleinement aux décisions qui concernent les élèves que nous accompagnons. Cette contradiction est difficile à comprendre et à accepter.

L'accumulation de ces situations au fil des années a eu des conséquences sur ma santé. Il m'est arrivé d'aller travailler avec une boule au ventre, dans un état de fatigue et de découragement important. Le manque de reconnaissance, l'isolement professionnel, les difficultés rencontrées au quotidien et l'absence d'écoute ont parfois fragilisé mon équilibre psychologique.

Je tiens cependant à remercier sincèrement mes collègues AESH pour leur soutien, leur écoute et leur solidarité. Dans les moments les plus difficiles, leur présence m'a permis de continuer à avancer et à exercer ce métier auquel je reste profondément attachée.

Je souhaite également souligner que les formations continues proposées ne répondent pas toujours aux besoins réels du terrain. Elles sont souvent très théoriques, éloignées des situations concrètes que nous rencontrons quotidiennement, et parfois organisées en dehors du temps de travail. Or, les AESH ont besoin de formations pratiques, directement applicables auprès des élèves qu'ils accompagnent.

Aujourd'hui, après 14 années d'engagement, je continue à croire en l'inclusion scolaire. Mais je crois aussi qu'il est temps que les AESH obtiennent enfin la reconnaissance, le respect, la formation, les conditions de travail et la rémunération que mérite leur mission.

Nous ne demandons pas des privilèges. Nous demandons simplement que l'importance de notre mission soit reconnue par des actes concrets. Si les AESH sont réellement indispensables à l'inclusion scolaire, alors il est temps que l'institution leur accorde la place, les moyens et la considération qu'elles méritent.

### **TEMOIGNAGE N°56**

Je vais essayer de résumer en quelques lignes les conditions de travail de certaines AESH dans l'école où je travaille en relatant des faits vécus.

Quand un enfant nous frappe, on s'entend dire que c'est de notre faute, il fallait que l'on se protège ; quand on se fait écraser le pied et que le pied est bleu, il ne fallait pas porter de nu-pieds ; quand un enfant se colle à nous en nous caressant jambes et cheveux et en sniffant notre cou, il faut l'excuser car sa maman a peut-être les cheveux gras, ne porte peut-être pas de collants et ne mets pas de parfum. Quand on se fait tripoter la poitrine, c'est parce que notre tenue n'est pas adaptée.

Jamais la faute de l'enfant, toujours celle de l'adulte...

Cette année je n'ai pas eu un seul Gevasco entre les mains et pourtant je me suis occupée de nombreux enfants... En changeant régulièrement d'emploi du temps, on change aussi de maîtresses. Certaines nous ignorent et il m'est déjà arrivée de me retrouver seule avec

les élèves, dans la classe, l'institut étant sortie de la classe sans me prévenir. Certaines n'hésitent pas à dire que nous sommes inutiles et cela devant la classe.

L'AESH est entre le marteau et l'enclume : dans tous cas, elle ramasse.